

ABONNEMENT

Saumur	
Un an	25 fr.
Six mois	13
Trois mois	7
Poste	
Un an	30 fr.
Six mois	16
Trois mois	8

On s'abonne

A SAUMUR
Au bureau du Journal
ou en envoyant un mandat
sur la poste
et chez tous les libraires

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ÉCHO SAUMUROIS

Journal d'Annonces Judiciaires et Avis Divers

PARAISANT TOUS LES JOURS, LE DIMANCHE EXCEPTÉ

INSERTIONS

Annonces, la ligne	20
Réclames, —	30
Faits divers, —	75

RESERVES SONT FAITES

Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne

A PARIS
A L'AGENCE HAVAS
8, place de la Bourse

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire
L'abonnement doit être payé d'avance

Bureaux : 4, place du Marché-Noir

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie

SAUMUR, 23 AOUT

LES COULISSES DU BOULANGISME

Sous ce titre, le *Figaro* a commencé la publication de renseignements inédits et fort intéressants, parmi lesquels nous cueillons ceci. Il s'agit du coup d'État que M. Naquet conseillait fortement au général de faire, alors qu'il avait en main tous les atouts :

« Une fois enfin, Naquet fut plus pressant, plus catégorique.

Le coup était faisable : il fallait se décider et ne pas perdre de temps.

Le général lui répondit :

« Je n'en ai pas l'air peut-être, mais j'ai beaucoup réfléchi à tout ce que vous m'avez dit. Ce coup de force serait sans doute un bien...

« J'ai le ministère de la guerre, mais je ne suis pas le maître de tout le gouvernement. Je ne compte même pas sur tous les généraux. Il en est peut-être qui n'obéiraient pas. Pour les y décider, il suffirait d'un commencement de résistance du président du Sénat ou de la Chambre. Et cette résistance se produirait, soyez-en sûr.

« J'en viendrais à bout — soit ! Mais alors c'est la guerre civile. C'est déjà affreux — mais il y a plus. Je fais le coup, supposons-le. Pendant quinze jours nous avons des précautions à prendre, des soulèvements à réprimer. L'armée est toute à cette tâche.

« Alors, l'Allemagne nous attaque. Impossible de mobiliser au milieu d'une telle crise. Nous sommes envahis, vaincus, mutilés. Non, je ne veux pas exposer le pays à ce péril. Je ne veux pas de cette responsabilité. Je n'en veux pas ! »

Cela se passait au restaurant Durand, trois jours après la chute du ministère Goblet, dont faisait partie le général Boulanger.

M. Naquet, devant des considérations aussi graves, qui ne s'étaient pas jusqu'alors présentées à son esprit, n'insista pas..... »

Un rédacteur de l'*Eclair* est allé demandé à M. Naquet si ce propos était vrai et celui-ci a répondu :

« Je connaissais l'article avant qu'il parût, puisqu'on avait pris la peine de me le soumettre. Il a été, pour ainsi dire, approuvé par moi. Je pourrais vous en nommer l'auteur, mais je me suis engagé à ne pas dévoiler son anonymat. Oni, ce qu'il dit est vrai. Pendant deux ans, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour pousser le général Boulanger à un coup de force.

« Je pensais alors et je pense toujours que le parlementarisme est une forme déplorable de gouvernement, et je suis convaincu qu'il est absolument nécessaire de modifier l'organisation de la Constitution de 1875.

« Or il est impossible d'obtenir la révision par les voies de droit. Lorsque je me suis aperçu de la place considérable que le général avait prise dans la nation, lorsque je me suis rendu compte de la force dont il disposait, j'ai songé à employer cette force à l'accomplisse-

ment d'une œuvre que je jugeais nécessaire au bien du pays.

« Je connaissais le général. Très honnête homme, très désintéressé, sincèrement républicain, ambitieux avant tout de fortifier et d'élargir la République, je le savais incapable d'abuser de la situation à laquelle je désirais le voir élever. Alors j'ai mis tout en œuvre pour l'amener à mes idées, pour le persuader de la nécessité de renverser, même par un coup de force, le parlementarisme en révisant la Constitution de 1875.

« — Le général ne s'est jamais décidé à tenter un coup d'État ?

« — Jamais ; je l'ai toujours trouvé inébranlable.

« — Quelles étaient ses principales objections ?

« — Il ne voulait pas de coup d'État, persuadé, disait-il, qu'un gouvernement fondé dans ces conditions ne pouvait être durable. La réussite, d'ailleurs, était loin d'être certaine. Au moment de son coup d'État, Louis-Napoléon était président de la République, il tenait tout le pouvoir exécutif, l'armée, la police, la magistrature, les préfets. La Chambre était impopulaire et la France l'aimait, lui. Il n'en est pas moins vrai que Louis-Napoléon avait failli échouer.

« — Voyez-vous encore, de temps à autre, le général ?

« — Je ne l'ai pas vu depuis les élections municipales. Nous sommes battus maintenant ; le pays a prononcé et affirmé sa volonté de faire un nouvel essai du parlementarisme. Nous n'avons qu'à nous incliner, et, comme je ne suis pas un doctrinaire, je souhaite de toutes mes forces, mais sans l'espérer, que cet essai donne au pays de bons résultats.

« — Comment le général accepte-t-il son échec ?

« — La dernière fois que je l'ai vu, il paraissait très calme et semblait avoir espoir encore de prendre part aux affaires et d'arriver ; mais, selon moi, il se trompe, et je crois que, désormais, le rôle politique du général Boulanger est fini. »

SAGES CONSEILS

L'illustre auteur des *Guêpes*, Alphonse Karr, vit, depuis longtemps, à Saint-Raphaël (Var) et il y mène une vie toute patriarcale, cultivant les fleurs et la philosophie. On l'a prié, il y a quelques jours, de présider la distribution des prix aux élèves de l'école des Sœurs. Il s'y est prêté de bonne grâce et a dit d'excellentes choses. Voici :

« Les vieux, mes enfants, ont un rôle utile et un devoir à remplir. Vous entrez dans la vie, vous faites les premiers pas sur un chemin inconnu. Or eux, les vieux, reviennent de là où vous allez, ils peuvent, ils doivent vous donner des renseignements : là il y a des ornières, là des ronces et des épines, là un précipice, là un carrefour où vous serez bien embarrassés, car vous y êtes en grand danger de vous égarer, peut-être de vous perdre, si vous ne savez pas choisir la meilleure des routes qu'il vous présente.

« Aujourd'hui, tout le monde veut sortir de sa sphère, et de la situation où la Providence l'a placé ; personne surtout ne veut plus être... paysan — le plus beau des noms cependant, le plus beau et le plus libre de tous les métiers. C'est le paysan qui fait et qui est le pays, qui défend le pays : il n'a besoin de personne et tout le monde a besoin de lui — il traite directement avec Dieu.

« Aucun garçon ne veut plus être semblable à son père et ne veut exercer le métier de son père ! aucune fille ne veut être semblable à sa mère, et surtout ne veut s'habiller comme sa mère ; les parents, aveugles, les laissent s'engager dans des voies où ils ne pourront ni les suivre ni les guider.

« Tous les garçons veulent se jeter dans trois ou quatre professions dites libérales — je ne sais pourquoi — mais très certainement et depuis longtemps encombrées, n'ayant plus de place pour les nouveaux venus. Ils veulent tous être avocats, médecins, ingénieurs, etc., — puis députés, ministres, président de la République, etc.

« Les filles veulent être... dames — savantes, riches, institutrices ; les plus modestes, couturières et modistes, et surtout s'habiller en dames et à la mode !

« Et combien j'en ai vu de ces filles auxquelles la nature avait prodigué ses dons les plus heureux, jolies, fraîches, bien faites, charmantes toute la semaine, dans leurs vêtements ordinaires, gâter, perdre ces dons, ces avantages en se déguisant le dimanche en dames maladroites, empesées... ridicules.

« Alors filles et garçons aspirent à quitter le village où ils sont nés, l'église où ils ont été baptisés, les parents et les amitiés de leur enfance — à quitter la terre, cette bonne et généreuse mère — pour aller se perdre dans la foule qui grouille, dans les villes où il ne seront plus la terre qu'à l'état de boue et de fange.

« Et, pour ne parler que de notre Saint-Raphaël, quitter ce hameau, si charmant, où nous voyons chaque jour de riches étrangers ne reculer ni devant une grosse dépense, ni devant un voyage de cinq ou six cents lieues, pour y revenir passer quelques mois.

« Une fois à la ville, la plupart, presque tous, bientôt surmenés, essouffés, exténués, tombent à moitié chemin du but proposé, et ils ont acquis des besoins nouveaux plus que des moyens de les satisfaire.

« Les voilà misérables, ils deviennent tristes, envieux, haineux et constituant un danger pour leur pays, car le nombre excessif des bacheliers et bachelières et des *fruits secs*, est la ruine et sera la perte de la France, dont le bouleversement peut seul assouvir leurs appétits.

« Les gens qui nous gouvernent et qui sont censés nous gouverner, poussent aveuglement les jeunes générations dans cette voie fatale. Puis ils ont peur eux-mêmes du courant qui les entraîne à l'abîme. Ils croient obvier au danger, en imaginant, en multipliant les obstacles, les barrières, les digues — et où croyez-vous qu'ils placent ces barrières ?... ce n'est pas à l'entrée de la carrière, ce qui serait raisonnable, — c'est à l'autre extrémité,

à quelques pas du but rêvé et promis. Ils n'empêchent pas de partir, ils empêchent d'arriver.

« Restez au village, mes enfants, et continuez-y les traditions paternelles.

« Le garçon qui embrasse le métier de son père dès son enfance et presque en se jouant a appris les principes et la pratique de ce métier. Plus tard, naturellement, héritier de l'expérience, du talent, de la clientèle, comme des outils de son père, il commence par l'aider, puis commençant là où son père a fini, il perfectionnera ce métier et l'élèvera en s'élevant lui-même. La fille qui est restée auprès de sa mère, l'aidant dans les soins et les travaux du ménage, apprend d'elle, par l'exemple, le beau, le grand métier de vraie femme, de la femme qui seule est l'égal de l'homme parce qu'elle fait sa part des besognes de la vie. Elle s'essaie déjà à être la petite mère de ses frères et de ses sœurs plus jeunes qu'elle. Elle sait qu'avant de broder et de faire de la tapisserie, il faut savoir tailler, coudre, raccommoder les hardes de la famille, et ramender les filets de son père, s'il est pêcheur.

« Et c'est là que le garçon de bon sens ira chercher sa femme, et non dans les académies et sur les trottoirs des villes qui s'élagissent tous les jours.

« Pendant ce temps, la fille savante, munie de brevets, suit le cours des astres et prédit les éclipses, mais laisse éteindre le feu de la cheminée ; et la soupe ne sera pas prête, lorsque son père, ses frères, son mari, ses enfants reviendront du travail ayant bon appétit.

« Néanmoins ne disons pas trop de mal des sciences ; il en est une, mes chères fillettes, que je vous recommande particulièrement, c'est... la chimie, mais seulement une branche de la chimie. C'est la chimie appliquée à la cuisine, et la cuisine est l'art d'accueillir, d'apprêter, d'assaisonner les mets les plus vulgaires et les moins coûteux, de façon à en faire une nourriture saine, abondante et même savoureuse, qui répare les forces de la famille, et fait de chaque repas comme une petite fête.

« Il me reste encore, je crois, une minute, et ça me suffit, je n'ai plus qu'un mot à dire. Et ce mot, enfants, parents, assistants, vous le direz tous avec moi, et au besoin, vous m'accorderez volontiers une minute de plus pour le dire. Nous remercions ces saintes filles qui, volontairement pauvres, ont renoncé à ce qui est le bonheur des autres femmes ; elles ne seront ni épouses ni mères, non pour restreindre la famille et les devoirs, mais au contraire pour élargir les familles et multiplier les devoirs, resserrer et consacrer aux pauvres, aux malades et aux enfants tous les trésors de leur cœur et leur vie tout entière. »

Voilà comment il faut parler aux enfants. Nous voudrions voir cette charmante causerie d'Alphonse Karr, si remplie de bons conseils, affichée à la porte des écoles de toutes les communes de France.

UN INCIDENT

Moulins, 22 août.

Un incident grave s'est passé ce matin au Conseil général de l'Allier.

A dix heures, cette assemblée venait de terminer sa séance du matin et les conseillers se rendaient dans une salle spéciale pour discuter la question des chemins de fer d'intérêt local en présence de M. Level, maire d'un arrondissement de Paris, président de la société des chemins de fer d'intérêt local de l'Allier.

Dans les couloirs une vive discussion s'engagea entre M. Challeton, conseiller général conservateur, qui vient de faire distribuer une brochure contre le chemin de fer, et MM. Gacon, député, et Simonnet, ancien député.

M. Challeton a traité les membres de la majorité du Conseil de pots-de-viniers, et, pénétrant dans la salle, a appelé M. Level voleur.

M. Level a lancé un vigoureux soufflet sur M. Challeton qui a répondu par des injures.

LES CYCLONES

A SAINT-CLAUDE

Autres détails :

En moins de deux minutes, les rues et les places étaient jonchées des décombres des maisons.

Elles sont rares, les maisons qui sont restées intactes. Plus de toits, plus de persiennes, ni de vitres aux fenêtres.

A chaque instant, le fen se déclarait dans divers quartiers. Des femmes affolées emportaient leurs enfants en poussant des cris lamentables.

Dans la rue de la Poyat, des maisons sont lézardées; on a relevé une femme foudroyée dans la rue; des chevaux gisaient sur le sol, des voitures renversées; vers minuit seulement la circulation a pu être rétablie.

On a vu à la gare des wagons chargés être projetés à plusieurs mètres, la grue roulante, du poids de 4,000 kilos, être renversée, des hommes et des chevaux foudroyés dans les rues.

A DREUX

Nouveaux détails :

La journée, comme d'ailleurs nous l'avons constaté à Paris, avait été très chaude. A neuf heures du soir, des éclairs sillonnaient le ciel, et, une heure plus tard, leur lumière presque continue permettait d'apercevoir, au sud-ouest de Dreux, deux nuées noires qui se réunissaient bientôt aux portes presque de la ville.

L'orage éclata à ce moment avec une incomparable violence. Sa durée ne fut que de trente ou quarante secondes. M. le capitaine Lejaille, dont la maison a été saccagée par la tempête, a donné à un de nos confrères ce renseignement :

— Je suis de Metz; j'ai assisté au siège de cette ville; jamais je n'ai entendu un bruit aussi épouvantable. Vingt batteries d'artillerie tonnant ensemble ne font pas un pareil vacarme.

C'est le lendemain matin qu'on put constater les désastres. Le cyclone a commencé à Dreux. Il a parcouru, du nord-ouest au nord-est, avec une extrême vélocité, un chemin long d'environ dix kilomètres et large d'à peine deux cents mètres. Tout cet espace est haché.

A Dreux, c'est le faubourg Saint-Thibault qui seul a été touché. Une centaine de maisons sont presque entièrement détruites. Au milieu d'une rue, s'étale un pommier énorme. On ne sait d'où il est venu. De même, dans le parc du capitaine Lejaille, on a trouvé une charrette d'enfant, dont on ignore la provenance.

La manutention militaire a été réduite en poussière. La toiture du tribunal civil a été enlevée. Au parc du château — une belle promenade de Dreux — la plupart des arbres sont renversés, foudroyés, tordus. La partie verte des feuilles a disparu. Il n'en reste plus que les nervures.

EN SUISSE

Un cyclone analogue à celui qui a ravagé Dreux et Saint-Claude a causé de grands dégâts dans les cantons de Yand et de Neufchâtel. La tempête n'a duré que quatre minutes. Plus de soixante maisons sont démolies.

Des forêts entières de sapins sont abattues. Tous les arbres fruitiers sont couchés, les vignes saccagées, les récoltes hachées, les routes barrées par les noyers abattus.

Les forêts ont été rasées sur un parcours de 20 kilomètres et sur 200 mètres de largeur. Des centaines d'animaux ont été tués.

BULLETIN FINANCIER

Paris, 22 août 1890.

On faiblit un peu aujourd'hui. C'est de New-York que nous vient cette réaction par suite de la rareté de l'argent sur la place. Hier l'abaissement du taux de l'escompte à Londres avait produit la hausse. Jeu de bascule mais différences insignifiantes. Le 3 0/0 clôture à 94.65; le 4 1/2 0/0 à 106.35.

Les valeurs des sociétés de crédit ont continué paisiblement leur marche ascendante sans se préoccuper de ces variations sans importance. Le Crédit Foncier s'avance à 4,280 pour son action; quant aux obligations, on réinscrit déjà les cours anciens, mais en tenant compte de la plus-value constatée depuis quelques mois sur nos rentes et les obligations de chemins de fer, il est facile de prévoir que ce mouvement de reprise s'accroîtra encore davantage. La Banque de Paris est toujours très ferme aux environs de 830, et la Banque d'Escompte en amélioration constante à 522. Le Crédit Lyonnais se consolide à 788 en attendant mieux. La Société Générale fait preuve de fermeté aux environs du pair et la Société de Dépôts et Comptes Courants à 600.

La Banque Nationale du Brésil parvient à 620 sans difficulté. La crise de la République

Argentine et de l'Uruguay la faisant bénéficier des transactions de l'Amérique du Sud.

La question du Métropolitain devient de plus en plus la question du jour, aussi les Etablissements Eiffel sont-ils recherchés aux environs de 360.

Les actions de l'Hispano-Néerlandaise ont un très bon courant d'affaires à 29 fr.

Le Gold Trust est immobile à 60 et les Pierres de Ceylan sont calmes à 48.75.

L'obligation Porto-Rico est demandée à 282. Les Chemins Economiques font 444.

NOUVELLES MILITAIRES

Une expérience des plus intéressantes, relative à la transmission des ordres de mobilisation, a eu lieu mercredi par ordre du ministre. Il s'agissait de se rendre compte du temps exact qu'il faudrait, le cas échéant, pour donner dans toute la France l'ordre de mobiliser. Tous les postes télégraphiques du territoire français, au nombre d'environ dix mille; se sont donc trouvés mercredi pendant quelques secondes en communication avec l'état-major de l'armée. On leur a transmis ces seuls mots : « Guerre à recrutement. Mobilisez. » Les bureaux ont répondu en faisant connaître la minute à laquelle la dépêche avait été reçue.

Du relevé de ces rapports, il a été constaté qu'il ne faudrait pas plus de trois heures pour donner dans toute la France l'ordre de mobilisation.

LES SECOURS AUX PENSIONNÉS MILITAIRES

En raison du nombre croissant des demandes, le ministre de la guerre a décidé qu'en principe les titulaires de pensions militaires ne pourront plus recevoir un secours.

Cette faveur sera exceptionnelle et devra être motivée par de lourdes charges de famille. En aucun cas, les titulaires de bureaux de tabac ne pourront prétendre à un secours, pas plus que les personnes admises définitivement comme pensionnaires dans un hospice.

Les pères et les mères des militaires morts sous les drapeaux ne participeront aux secours que si le défunt était leur unique enfant et s'ils sont âgés ou infirmes.

Les descendants majeurs de militaires décédés ne pourront obtenir de secours que si les services du père ont eu au moins quinze ans de durée.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST

Concours de Montreuil-Bellay

Demain dimanche, 24 août, aura lieu, à Montreuil-Bellay, le concours du Comice agricole de l'arrondissement de Saumur.

A une heure et demie, exercices par la Société de gymnastique l'Union Saumuroise.

Concert donné par l'Harmonie Saumuroise et la Musique Municipale de Montreuil.

A cinq heures, distribution des récompenses.

A sept heures, banquet.

Le soir, illuminations et feu d'artifice.

ASSEMBLÉE DE GENNES

L'assemblée de Gennez, dite de la *Saint-Louis*, aura lieu le dimanche 31 août 1890.

Jeux divers, feu d'artifice, illuminations.

Les marchands étalagistes trouveront aide et protection.

PÈLERINAGE DE SAUMUR A LOURDES

Avis important. — C'est le lundi, 8 septembre, à 9 h. 35 du matin, que partira, de la gare de l'État à Saumur, le train spécial de pèlerinage pour Lourdes.

Les personnes qui désirent y trouver place doivent se hâter de se faire inscrire; la liste des pèlerins sera close mardi 26 août.

ACCIDENT RUE COURCOURONNE

Hier, rue Courcouronne, le sieur Robert, ordonnance d'un officier, voulant donner du foin à son cheval, monta dans le grenier pour jeter de la fenêtre, suivant son habitude, des bottes de foin dans la cour. A un moment donné, le malheureux jeune homme perdit l'équilibre et fut précipité dans le vide.

On se porta immédiatement à son secours, et un médecin militaire, bientôt arrivé, constata tout d'abord qu'il n'y avait aucune fracture, mais le blessé ressentait des douleurs internes. On l'a transporté à l'hôpital.

BRÔYÉ PAR UN TRAIN

Ce matin, le train n° 96 venant de Paris a écrasé un homme au passage à niveau de Vivy.

Cet individu, âgé d'une soixantaine d'années, conduisait une machine à battre le blé.

La machine était passée, et l'homme suivait par derrière, quand le train, arrivant tout à coup sur lui, l'a mis en pièces.

Le sous-préfet et le parquet de Saumur ont dû se transporter à 4 heures sur le lieu de l'accident, pour faire une enquête.

LES SOUS ÉTRANGERS

En exécution de la récente circulaire du ministre des finances enjoignant à tous les receivers de fonds publics de refuser, à l'avenir, toutes les pièces de monnaie de cuivre étrangères, l'Administration des Postes vient de faire afficher dans tous les bureaux des avis portant qu'à l'avenir les sous français seuls seront reçus en paiement.

LE CHARLATAN

PAR ÉLIE BERTHET

Le gendarme, en effet, n'était pas seul. A droite et à gauche, en haut comme en bas, on vit bientôt des hommes, en uniforme bleu et rouge, qui marchaient avec lenteur, la carabine ou le sabre à la main, et paraissaient avoir pour but commun le petit bosquet du Trou-aux-Renards. Un groupe surtout s'avavançait vers ce point aussi directement que le permettaient les difficultés du sol. Ce groupe se composait d'abord de deux gendarmes, puis de deux personnes en habit civil. Dans l'une d'elles il n'était pas difficile de reconnaître Jobson, l'agent anglais; l'autre était un jeune pâtre, qui semblait servir de guide.

— Monsieur, dit Julien à voix basse, voilà le drôle qui vous a vendu; c'est le petit Guérinot, qui garde habituellement ses vaches sur la montagne, de l'autre côté de la rivière... Sauvez-vous... mais sauvez-vous donc!

— Bah! ils ne me tiennent pas encore!
— Ils vont vous arrêter... tirer sur vous!

— Ce sera moi qui tirerai sur eux, répliqua Deluzy en s'armant d'un revolver.

— Alors il va y avoir un massacre ici! s'écria Julien terrifié; je vous suis tout dévoué; cependant...

Deluzy ne l'écoutait pas; couché à plat ventre, il suivait des yeux le groupe dont Jobson faisait partie. Jobson marchait le premier, excitant ses compagnons et leur montrant le hallier qui cachait le Trou-aux-Renards.

Comme il n'en était plus qu'à une vingtaine de pas, un coup de feu partit et le détective, atteint d'une balle, tomba à la renverse. Aussitôt plusieurs explosions retentirent sur différents points, des balles sifflèrent à travers les arbustes.

Julien s'était jeté sur le sol dans lequel il semblait vouloir s'incruste. Quant à Deluzy, il ne jugea pas à propos de continuer la résistance.

— Chien d'Anglais! murmura-t-il, tu as ton compte... Peu m'importe les autres!

Il rentra dans le taillis, en se traînant sur les mains; au bout d'un moment, on eût pu entendre une espèce de dégringolade au milieu des pierres et des buissons.

Julien ne s'en inquiétait guère; de toutes

parts autour de lui s'élevait un bruit de voix et de pas, auquel se mêlaient des détonations de carabines. Bientôt il se sentit soulevé par une main vigoureuse et se remit sur ses pieds.

— En voici toujours un! dit le gendarme qui venait d'opérer ce tour de force, c'est peut-être celui qui a tiré sur M. Jobson.

— Moi! mon bon Monsieur, s'écria Julien éperdu, je n'ai de ma vie touché une arme à feu... Je suis un pauvre domestique qui est venu apporter de la nourriture à son maître...

Et il montrait son panier vide, à moitié écrasé par les piétinements.

Jobson, qui avait reçu une balle à l'épaule et qui était couvert de sang, s'approcha, soutenu par deux personnes.

— Ne vous inquiétez pas du valet, dit-il avec un reste d'énergie; ne songez qu'au maître... Cherchez bien... il doit être dans ce trou de rocher... Surtout, défiez-vous, car il est traître.

On se hâta de fouiller, non seulement les broussailles, mais encore la grotte, où l'on ne trouva que des objets attestant le séjour de Deluzy.

— Qu'est-il devenu? demanda le brigadier de la gendarmerie; il n'a pu s'échapper, car les hommes cernent le buisson.

Il y a quelque diablerie là-dessous! répliqua Jobson; soyez sur vos gardes; il peut tout à coup partir à vos pieds, comme le renard dont il occupe la tanière.

Les recherches continuèrent donc aux environs de la grotte. Bientôt un des gendarmes poussa une exclamation d'étonnement qui attira les autres auprès de lui.

— Voyez! dit-il, c'est par là qu'il a filé. Et il indiquait une longue et profonde fissure en pente douce qui, se prolongeant jusqu'à la base de la montagne, se perdait au milieu d'un bois de sapins. Evidemment Deluzy, qui connaissait cette singulière coupure de rocher, s'était laissé glisser sur la pente et avait en quelques instants gagné un espace considérable; aux herbes foulées ou arrachées çà et là, il était facile de reconnaître les traces de son passage.

— On peut fouiller le bois, dit Jobson, après un examen rapide; mais, selon toute apparence, le coup est manqué... Si j'en réchappe, j'aurai ma revanche.

A bout de force, il s'étendit sur la bruyère.

